

## Les lieux de sociabilité et de la solidarité féminine

Andrée Fortin

Volume 31, numéro 83, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021873ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021873ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, A. (1987). Les lieux de sociabilité et de la solidarité féminine. *Cahiers de géographie du Québec*, 31(83), 157–175. <https://doi.org/10.7202/021873ar>

Résumé de l'article

Les femmes ne se répartissent pas au hasard dans la ville. Selon qu'elles vivent seules ou en couple, qu'elles ont ou non des enfants et, bien sûr, selon leur lieu d'origine, elles habitent des espaces différents et les investissent différemment. La sociabilité et la solidarité féminines se jouent dans des espaces bien précis ; proximité géographique et affective se court-circuitent, se renforcent mutuellement. À l'échelle urbaine, on remarque des concentrations de types de familles spécifiques dans certains quartiers. Par exemple, les familles monoparentales se concentrent au centre-ville et, encore là, risquent bien souvent de se retrouver dans certains sous-secteurs comme les coopératives d'habitation. Parler de sous-secteurs, c'est descendre au niveau des rues, des pâtés de maison ; on y rencontre souvent des groupes de voisines qui échangent une foule de services entre elles et qui, au fil de ces échanges matériels, deviennent amies. Enfin, on pourrait aller jusqu'au niveau de la maisonnée et voir comment cet espace traditionnellement associé aux femmes n'est pas nécessairement un lieu clos, mais traversé d'échanges et ouvert sur la communauté.

## LES LIEUX DE LA SOCIABILITÉ ET DE LA SOLIDARITÉ FÉMININES

*par*

**Andrée FORTIN**

*Département de sociologie, Université Laval  
Québec, G1K 7P4*

### RÉSUMÉ

Les femmes ne se répartissent pas au hasard dans la ville. Selon qu'elles vivent seules ou en couple, qu'elles ont ou non des enfants et, bien sûr, selon leur lieu d'origine, elles habitent des espaces différents et les investissent différemment. La sociabilité et la solidarité féminines se jouent dans des espaces bien précis; proximité géographique et affective se court-circuitent, se renforcent mutuellement. À l'échelle urbaine, on remarque des concentrations de types de familles spécifiques dans certains quartiers. Par exemple, les familles monoparentales se concentrent au centre-ville et, encore là, risquent bien souvent de se retrouver dans certains sous-secteurs comme les coopératives d'habitation. Parler de sous-secteurs, c'est descendre au niveau des rues, des pâtés de maison; on y rencontre souvent des groupes de voisines qui échangent une foule de services entre elles et qui, au fil de ces échanges matériels, deviennent amies. Enfin, on pourrait aller jusqu'au niveau de la maisonnée et voir comment cet espace traditionnellement associé aux femmes n'est pas nécessairement un lieu clos, mais traversé d'échanges et ouvert sur la communauté.

**MOTS-CLÉS:** Échanges, famille, femmes, parenté, réseaux, sociabilité, solidarité, ville de Québec, voisinage.

### ABSTRACT

#### **Spaces of Sociability and Solidarity among Women**

Sociability among women is not equally distributed throughout the city. Depending on whether or not women live by themselves or with someone else, whether or not they have children, and where they were born, women live in, and feel different in, various locations. Women's sociability and solidarity appear in particular spaces; geographical and affective proximity overlap and reinforce each other. In the urban environment, women's sociability and solidarity is concentrated in neighbourhoods where certain family types predominate; for example, single-parent families in the downtown area, and particularly in housing coops. To find such social networks one often has to consider specific locations: streets or a block of houses. One often finds, either in the downtown or suburban areas, a circle of neighbours who exchange myriad services, and who become, over the years, friends. One could approach still closer the level of the home to see how this space, traditionally associated with women, is not a hidden sanctuary, but a space where all kinds of exchanges occur, and open to the community.

**KEY WORDS:** Exchange, family, neighbourhood, network, proximity, Québec City, sociability, solidarity, women.

Les femmes ne se répartissent pas au hasard dans la ville. Selon qu'elles vivent seules ou en couple, qu'elles ont ou non des enfants et, bien sûr, selon leur lieu d'origine, elles habitent des espaces différents et, surtout, les investissent différemment. Sociabilité et solidarité se jouent toujours dans des espaces bien précis : proximité géographique et proximité affective se court-circuitent, se renforcent mutuellement. Dans un premier temps on examinera qui vit où, pour tenter par la suite de saisir pourquoi on choisit un quartier plutôt qu'un autre, comment on l'habite; autrement dit, qu'est-ce que cet investissement de l'espace qu'on vient d'évoquer ?

Les femmes dont on parlera ont été rencontrées au cours de l'été de 1984 lors d'une enquête sur la famille et les réseaux de solidarité<sup>1</sup>. Elles habitent l'agglomération urbaine de Québec et ont toutes des enfants âgés entre 5 et 13 ans, c'est-à-dire fréquentant l'école primaire. En fait, c'est par l'entremise de leurs enfants que nous sommes entrés en contact avec elles. L'échantillon est basé sur les listes des enfants inscrits dans les écoles primaires de la région; 11 écoles furent choisies et, dans chacune d'elles, de 20 à 50 jeunes. De là, leurs parents furent contactés, peu importe quelle était leur situation familiale et matrimoniale. Presque invariablement, nous avons rencontré leur mère (87% des cas), plus rarement le couple (6%) ou le père seul (7%). En effet, la famille est encore souvent l'affaire des femmes, comme nous avons pu le constater à plusieurs reprises. Ainsi, dès la prise de contact téléphonique et l'annonce d'une recherche sur la famille, le mari qui avait répondu à notre appel déclarait souvent « attendez, je vous passe ma femme ». Par ailleurs, quelques entrevues commencées auprès de l'homme seul (pendant que la femme, présente dans la maison, vaquait à d'autres occupations) se sont transformées en entrevues de couple devant l'incapacité de l'homme à répondre à des questions sur le lieu de résidence des frères et sœurs de sa femme (ce que les femmes savent très bien faire, même parfois en ce qui concerne les frères et sœurs de l'ex-mari) ou sur les parrains et marraines de ses enfants.

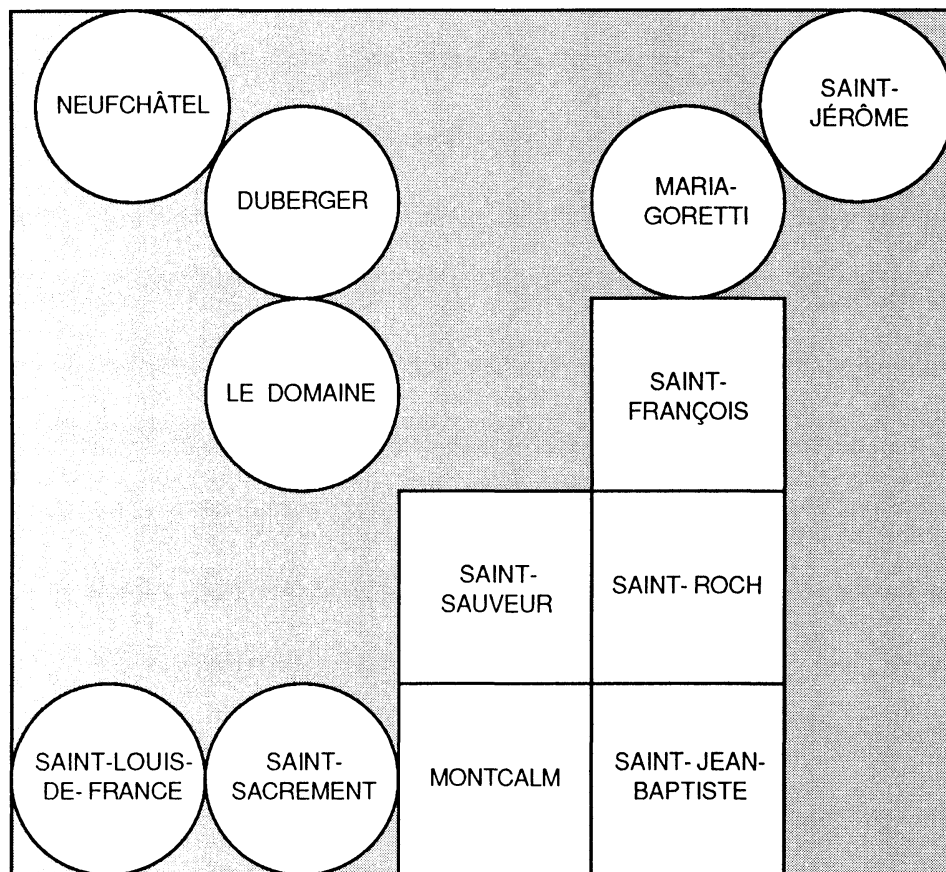
Avant d'aborder l'analyse des données recueillies, précisons qu'un des quartiers où une pré-enquête avait été effectuée en 1983 a été inclus lors de l'analyse finale, cela afin d'élargir l'éventail socio-économique de l'échantillon retenu : l'échantillon total comprend donc 12 quartiers et 370 familles. Par ailleurs, le fait d'utiliser les listes scolaires permettait de rencontrer des personnes d'un même quartier et donc de dégager des profils par quartier, puis de passer de la sociographie à la géographie sociale.

## QUI VIT OÙ ?

Si nous nous questionnons sur la sociabilité et la solidarité, c'est qu'elles ont toujours été, au Québec comme en bien d'autres endroits du globe, d'abord familiales. Or, avec la dénatalité et le taux élevé de divorces, le moins qu'on puisse dire c'est que la famille n'est plus ce qu'elle était : le bassin des relations familiales s'amenuise. Essentiellement, on fréquente « traditionnellement » ses frères et sœurs : la sociabilité actuelle repose sur la fécondité des grands-mères. Les enfants d'aujourd'hui, qui ont en moyenne moins d'un frère ou sœur, ne pourront tout simplement pas reproduire la sociabilité de leurs parents. Nous nous demandons si la sociabilité traditionnelle existait toujours et comment elle avait survécu à la révolution tranquille d'une part (notamment au phénomène des banlieues, au travail des femmes, à la diminution de la taille des familles...) et, d'autre part, s'il se développait des alternatives à la sociabilité traditionnelle chez des gens dont le « bassin familial » est réduit : familles monoparentales,

Figure 1

## LOCALISATION SCHEMATIQUE DES QUARTIERS ÉTUDIÉS EN 1984 DANS L'AGGLOMÉRATION DE QUÉBEC



gens ne provenant pas de familles nombreuses ou vivant loin de leur famille d'origine. Notre enquête nous ayant amenés dans des quartiers de la Haute-Ville, de la Basse-Ville, du centre-ville et de la banlieue, nous avons eu la curiosité d'examiner la situation familiale en regard du quartier de résidence. Voici donc quelques résultats. Les tableaux 1,2 et 3 décrivent les familles selon trois variables :

- 1) La première variable est celle du type de famille au sens le plus étroit : famille monoparentale i.e. famille comptant un seul parent (mères célibataires, veuves, personnes séparées ou divorcées) ; familles reconstituées, i.e. dont un des deux conjoints au moins n'en est pas à sa première union, légale ou non.
- 2) La deuxième variable concerne l'éloignement géographique avec la famille d'origine. Nous appelons ici « coupée » une famille dont au moins un des deux conjoints (le cas échéant) est originaire de l'extérieur de l'agglomération

urbaine de Québec et est donc « coupée » géographiquement de sa famille d'origine.

- 3) Enfin, nous qualifions de « petite » une famille dont au moins un des conjoints (le cas échéant) provient d'une famille d'au plus trois enfants, i.e. a au plus deux frères ou sœurs.

**Tableau 1**  
**Types de familles selon les quartiers <sup>1</sup>**

	Monoparentale	Reconstituée	« Coupée »	« Petite »	« Ordinaire »	Total
Saint-Jean-Baptiste	16 (.41)	3 (.08)	16 (.41)	14 (.36)	6 (.15)	39 (1,00)
Saint-Roch	9 (.26)	1 (.03)	10 (.29)	18 (.53)	3 (.09)	34 (1,00)
Saint-Sauveur	12 (.32)	4 (.11)	3 (.08)	10 (.27)	14 (.38)	37 (1,00)
Saint-François	12 (.28)	1 (.02)	13 (.30)	11 (.26)	14 (.32)	43 (1,00)
Montcalm	23 (.49)	6 (.13)	25 (.53)	21 (.45)	2 (.02)	47 (1,00)
Saint-Sacrement	5 (.19)	—	17 (.65)	11 (.42)	3 (.12)	26 (1,00)
Le Domaine	3 (.13)	—	8 (.35)	3 (.13)	11 (.48)	23 (1,00)
Duburger-Ouest	2 (.07)	1 (.03)	13 (.46)	7 (.25)	7 (.25)	28 (1,00)
Neufchatel	10 (.25)	3 (.08)	14 (.35)	14 (.35)	8 (.20)	40 (1,00)
Maria-Goretti	2 (.09)	—	13 (.59)	10 (.45)	5 (.23)	22 (1,00)
Saint-Jérôme	1 (.06)	2 (.13)	13 (.81)	7 (.43)	2 (.13)	16 (1,00)
Saint-Louis-de-France	—	—	14 (.93)	8 (.53)	1 (.07)	15 (1,00)
Total	95 (.26)	21 (.06)	159 (.43)	134 (.36)	76 (.21)	370 (1,00)

<sup>1</sup> Les catégories sont non mutuellement exclusives, sauf la catégorie « ordinaire » qui est le résidu. Ici on ne peut que comparer les quartiers entre eux et à l'ensemble de l'échantillon (représentatif quant à des variables plus traditionnelles comme l'éducation, le nombre d'enfants...); nous ne disposons pas de données pour l'ensemble de l'agglomération urbaine de Québec ou du Québec en ce qui concerne le nombre de familles « coupées » ou « petites ».

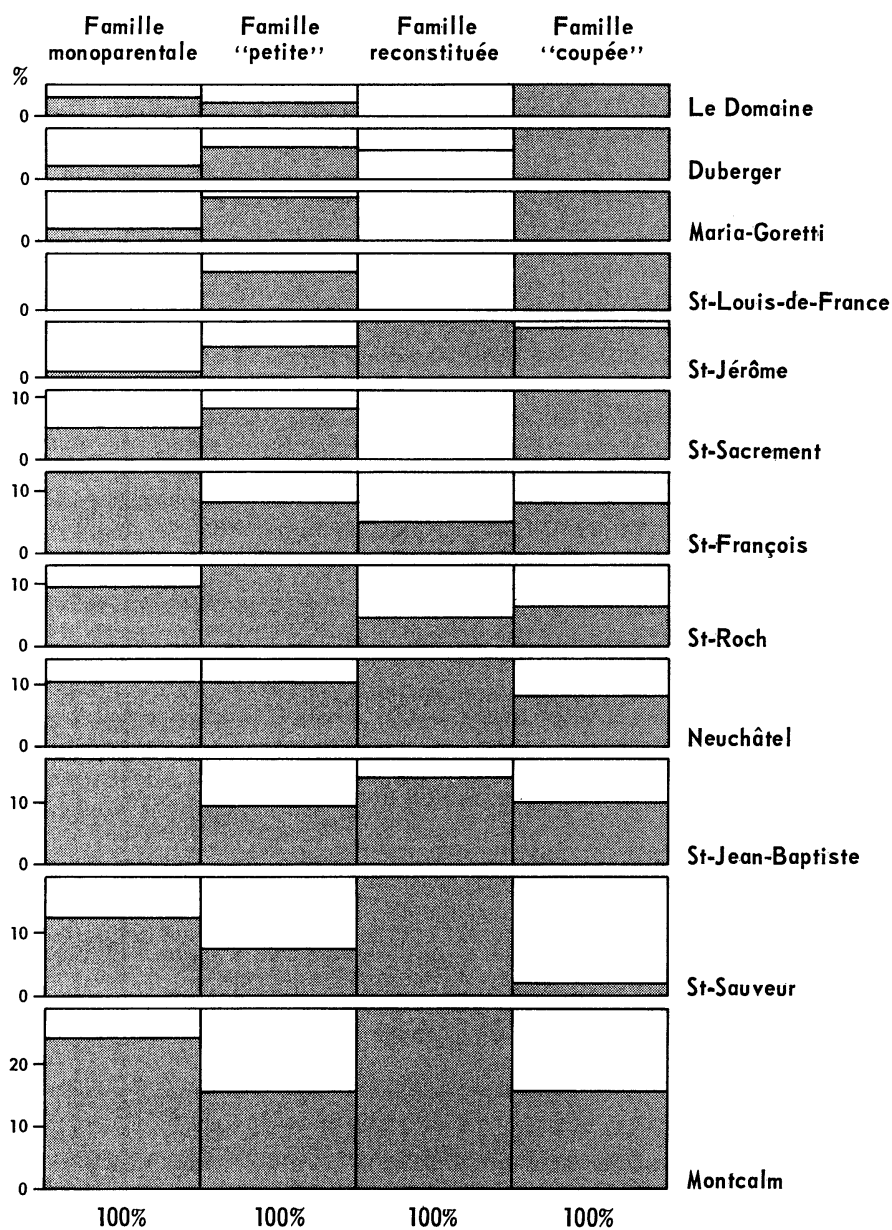
Ces trois variables ne sont bien sûr pas mutuellement exclusives : par exemple, une famille monoparentale peut également être « coupée » géographiquement de sa famille d'origine. La catégorie « ordinaire » est le résidu des catégories précédentes : ce sont les familles qui sont ni monoparentales, ni reconstituées, ni « coupées », ni « petites », autrement dit celles dont les conjoints sont originaires de Québec et qui y ont une parenté relativement nombreuse ; on pourrait les qualifier de « bien implantées ».

Le tableau 1 suscite plusieurs commentaires. Les familles monoparentales constituent le quart de l'échantillon, les familles reconstituées, le vingtième ; autrement dit chez 30% des familles rencontrées le ou les parents avaient déjà vécu une séparation. Les familles monoparentales sont très présentes au centre-ville, alors qu'en banlieue on les retrouve surtout là où existent des coopératives d'habitation. On sait que les femmes chefs de famille monoparentale constituent un des groupes les plus pauvres de notre société, aussi ne se surprend-on pas de les rencontrer au centre-ville, i.e. dans les quartiers « populaires » où le logement coûte moins cher. Par ailleurs, il n'y a pas que le prix du logement qui entre en ligne de compte dans le choix du quartier de résidence : les quelques femmes seules que nous avons rencontrées et qui habitent des maisons unifamiliales ont toutes témoigné que ce type d'habitation est conçu pour un couple : deux adultes ne sont pas de trop pour les entretenir.

Figure 2

## QUI VIT OÙ ?

Répartition des différents types de famille selon les quartiers



Les quartiers où se retrouve le plus grand nombre de familles « ordinaires », c'est-à-dire ni monoparentales ni reconstituées, dont les parents ont au moins trois frères et/ou sœurs et n'en sont pas coupés géographiquement, ces familles « ordinaires » donc, se retrouvent surtout au centre-ville dans Saint-Sauveur et Saint-François-d'Assise, « villages en ville »... mais ces deux quartiers sont déclassés par une banlieue : Le Domaine ! Si on regroupe les familles constituées d'un ou deux parents pour leur opposer celles qui ne sont ni « coupées », ni de petite famille d'origine, on aura une idée des quartiers où les gens sont bien implantés familialement (tableau 2). Or, ce sont encore les trois mêmes quartiers qui sont en tête. À Saint-Sauveur, Saint-François-d'Assise et Le Domaine, la moitié des parents sont bien implantés à Québec : ils en sont originaires et y ont une famille nombreuse. Les quartiers où 30% des familles au moins sont « bien implantées » comprennent aussi Saint-Roch, Saint-Jean-Baptiste, Neufchatel et Duberger-Ouest, autrement dit, les quartiers les plus populaires. Le fait que certaines banlieues aient en cette matière un profil semblable à celui du centre-ville, est un indice de la transformation de ces banlieues, de leur « prolétarianisation », de leur repeuplement par les populations chassées du centre-ville par les démolitions-rénovations<sup>2</sup>.

Par ailleurs, les quartiers où il y a le moins de ces familles « bien implantées » (où on en a rencontrées moins de 20%) sont deux banlieues « aisées » : Saint-Louis-de-France et Saint-Jérôme. Les gens qui y demeurent proviennent massivement de l'extérieur, les proportions de familles « coupées » oscillant entre 90% et 80% respectivement. Toutefois, Montcalm, Saint-Sacrement et Maria-Goretti où plus de la moitié des gens rencontrés étaient « coupés » géographiquement de leur famille d'origine sont des quartiers « à l'aise ». Si on examine plus à fond la structure des familles, on réalise que, dans les quartiers Montcalm, Saint-Sacrement, Maria-Goretti, Saint-Jérôme et Saint-Louis-de-France, plus de 20% des familles sont à la fois « coupées » géographiquement et n'ont que peu de frères ou sœurs.

Si on combine tous ces chiffres sur la composition des familles on en arrive donc à une partition des quartiers. On aurait d'une part les quartiers plus « populaires » que

**Tableau 2**  
**Mesures de l'implantation familiale**

	<i>Nombres de familles comptant un ou deux parents qui ne sont ni « petites » ni « coupées »</i>	<i>Familles à la fois « petites » et « coupées » selon les quartiers</i>	<i>Total</i>
Saint-Jean-Baptiste	13 (.33)	3 (.08)	39 (1,00)
Saint-Roch	11 (.32)	5 (.15)	34 (1,00)
Saint-Sauveur	25 (.68)	2 (.05)	37 (1,00)
Saint-François	22 (.51)	3 (.07)	43 (1,00)
Montcalm	12 (.25)	12 (.25)	47 (1,00)
Saint-Sacrement	5 (.19)	6 (.23)	26 (1,00)
Le Domaine	11 (.48)	2 (.09)	23 (1,00)
Duberger-Ouest	8 (.29)	—	28 (1,00)
Neufchatel	15 (.38)	3 (.07)	40 (1,00)
Maria-Goretti	5 (.23)	6 (.27)	22 (1,00)
Saint-Jérôme	2 (.125)	6 (.38)	16 (1,00)
Saint-Louis-de-France	1 (.07)	8 (.53)	15 (1,00)
<b>Total</b>	<b>130 (.35)</b>	<b>56 (.15)</b>	<b>370 (1,00)</b>

sont Saint-Jean-Baptiste, Saint-Roch, Saint-Sauveur, Saint-François-d'Assise, Le Domaine et Neufchâtel et, d'autre part, Saint-Sacrement, Saint-Louis-de-France, Maria-Goretti et Saint-Jérôme. Restent Montcalm et Duberger-Ouest. Il faudrait probablement rattacher Montcalm (qui a le plus haut taux de familles monoparentales et reconstituées, et dont plus de 50% de la population est « coupée » de sa famille d'origine) au second groupe, étant donné la « gentrification » accélérée de sa population. Mais l'analyse montre<sup>3</sup> que Montcalm est encore tiraillé entre deux types de population et qu'on y retrouve des extrêmes, tant au niveau des revenus que de la vie de famille. Le cas de Duberger-Ouest est également ambigu, ce qui est peut-être dû à une surreprésentation de la coopérative « Place Neuvième » dans l'échantillon. Si on considère que 30% des familles y sont « bien implantées » (aucune à la fois petite et coupée), on aurait tendance à rattacher ce quartier au premier groupe, plus populaire.

Ce qui est troublant c'est que cette partition des quartiers sur la base simplement de la composition des familles recoupe la partition qu'on pourrait en faire sur la base des revenus ou du moins des occupations<sup>4</sup>. Serions-nous en train de retrouver des classes sociales, la stratification socio-économique jusque dans la composition des familles ? Il nous faut approfondir cette question et explorer encore davantage la situation familiale.

## LES PROCHES

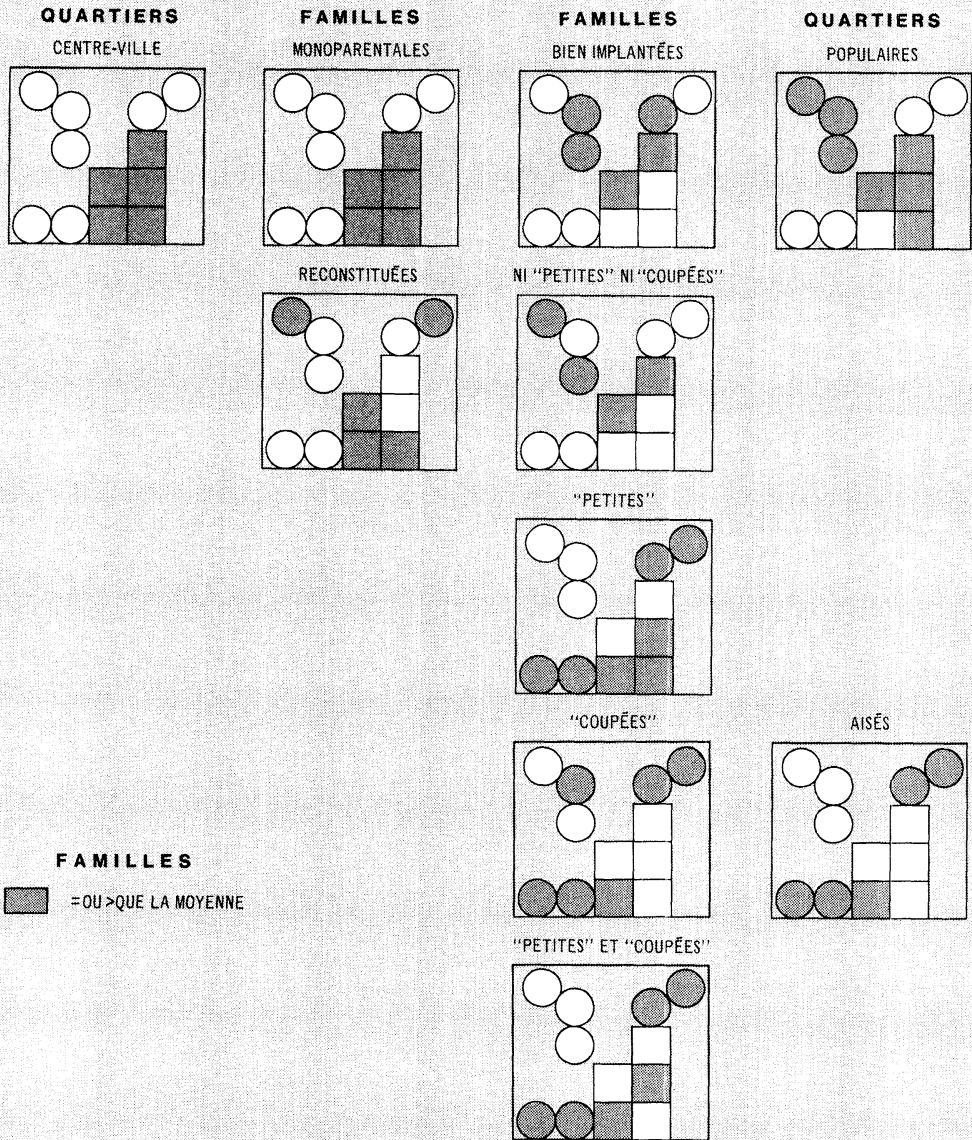
Les tableaux précédents traitaient de l'implantation (et donc aussi de la coupure) des familles dans l'agglomération urbaine de Québec ; celle-ci s'étendant de Beauport à Saint-Augustin sur la rive nord et de Lévis à Saint-Émile sur la rive sud. Il s'agit d'un vaste territoire dont la perception est variable selon qu'on dispose ou non d'un moyen de transport. Sans voiture, au centre-ville, on peut se sentir « loin » de sa parenté à Cap-Rouge : traverser la moitié de l'agglomération urbaine de Québec en autobus avec deux jeunes enfants est un exploit qu'on ne réédite pas souvent ! Le problème ne se pose évidemment pas si on possède une voiture. Les variables que nous avons considérées dans la section précédente sur l'implantation des familles, étaient celles sur lesquelles reposaient nos hypothèses de recherche sur l'existence de réseaux traditionnels ou plus nouveaux. Cependant une autre variable s'est révélée très importante lors de l'analyse : la vie de quartier.

En fait quand on examine plus finement la répartition géographique des frères, sœurs et parents des répondant-e-s, on réalise que non seulement la parenté est présente dans la région, mais aussi dans le quartier. Qui plus est, très souvent on est originaire du quartier, ou on y a passé la plus grande partie de son enfance et de son adolescence et/ou on a ses propres parents qui habitent tout près ; c'est ce que nous avons appelé la matrilocalité et la patrilocalité<sup>5</sup>. Il faut noter que ces variables ne sont pas mutuellement exclusives, ni l'une de l'autre, ni de celles examinées dans la section précédente. On peut être enfant unique et voisine de sa mère ; un des deux conjoints peut être coupé de sa parenté et le couple résidera où l'autre a grandi. Il y aurait donc des analyses plus raffinées à faire sur ces croisements de variables. Retenons simplement que ces deux variables nous permettent de pousser plus à fond l'analyse des relations à l'espace. Jusque dans les banlieues — mais pas les plus huppées — on trouve cette matrilocalité et patrilocalité (tableau 3), mais dans ce cas, en concordance avec les catégories de nos interlocutrices, nous avons amalgamé Neufchâtel, Ancienne-Lorette, Duberger — Les Saules. La patrilocalité est toujours présente, quelquefois les chiffres basculent du côté de la matrilocalité ; c'est qu'après une



Figure 3

## TYPES DE FAMILLE SELON LES QUARTIERS



séparation, si les femmes ne retournent pas nécessairement chez leur mère, elles reviennent à leur quartier d'origine où elles ont parenté et/ou vieux amis, ou du moins s'en rapprochent. Dans Saint-Sauveur, par exemple, 7 parmi les 10 femmes chefs de famille monoparentale que nous avons rencontrées vivaient dans leur quartier d'origine. À Neufchâtel, où on en a rencontrées 10 réparties dans différentes coopératives d'habitation, 5 étaient matrilocales. On aurait donc ici deux phénomènes : la patrilocalité, importante dans les quartiers « populaires », tendrait encore à confirmer que « qui prend mari, prend pays », alors que dans une certaine mesure, après une séparation, « on retourne chez sa mère ».

Matrilocalité et patrilocalité nous renseignent sur l'enracinement dans le quartier où on aura certainement de la parenté, mais aussi de nombreuses connaissances et amis. Mais ce n'est pas tout, il faut examiner aussi ce qui se passe chez les « greffés » : dans tous les cas, il y a plus de gens qui ont de la parenté dans le quartier qu'il n'y a de gens qui en sont originaires. Comme l'analyse des migrations s'effectuant sur une longue distance<sup>6</sup> le démontre bien, la migration se fait toujours selon la filière familiale ; sur une distance plus courte, à l'intérieur d'une ville, d'une région, le principe est le même, on s'installe autant que possible dans le voisinage de la parenté. Bien entendu le facteur économique pèse ici de tout son poids : quand le revenu est suffisamment élevé, on a le choix de s'établir dans un quartier ou un autre, y compris son quartier d'origine où on choisira un sous-secteur plus « huppé ». Les gens qui résident dans les banlieues les plus huppées ont peu de parenté dans leur quartier : à première vue on pourrait croire que c'est que leur parenté n'aurait pas nécessairement les moyens de s'y établir, ce qui n'est certes pas faux, mais le cas de matrilocalité que nous avons rencontré dans Saint-Louis-de-France, d'un couple venu s'installer près des parents de la femme à la suite d'une longue maladie du mari montre que c'est possible ; pour des gens peu fortunés, le quartier offre quelques logements plus abordables. Si on cherche à saisir ce qui se passe dans ces quartiers, il faut remarquer

Tableau 3

**Origine du ou des parents et présence  
de leur parenté dans le quartier**

	Matri- localité	Patri- localité	Origine		Parenté dans le quartier		Total	Nombre total de familles
			Patri & matri- localité	De la femme	De l'homme			
Saint-Jean-Baptiste	8	10	3				30	40
Saint-Roch	14	11	4				19	34
Saint-Sauveur	13	8	7				34	43
Saint-François	24	5	1				33	43
Montcalm	7	3	0				22	47
Saint-Sacrement	4	4	1				10	26
Le Domaine *	7	10	0	10	13		17	23
Duberger-Ouest *	11	7	3				15	28
Neufchâtel *	12	5	3	15	8		20	40
Maria-Goretti *	4	5	1				12	22
Saint-Jérôme *	1	1	0	2	6		6	16
Saint-Louis-de-France	1	0	0				3	15

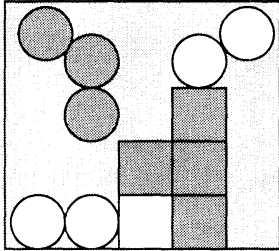
\* Ici on a considéré, selon les catégories mêmes de nos informateurs, que Neufchâtel, — Duberger, Les Saules et L'Ancienne-Lorette formaient une grande région, tout comme « Le Grand Charlesbourg ».

Figure 4

# ENRACINEMENT DANS LE QUARTIER


## QUARTIERS

### POPULAIRES

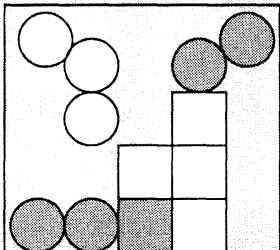


- \* -Femmes habitant le quartier où elles ont grandi et/ou le même que leurs parents
- \*\* -Hommes habitant le quartier où ils ont grandi et/ou le même que leurs parents
- \*\*\* -Familles dont les deux conjoints habitent le quartier où ils ont grandi et/ou le même que leurs parents
- \*\*\*\* -Familles dont le ou les chefs n'habitent pas le quartier où ils ont grandi, ni le même que leurs parents

## FAMILLES

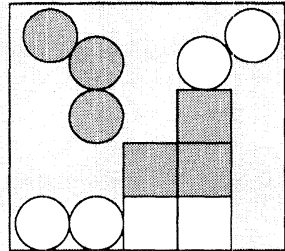
 =OU >QUE LA MOYENNE

### AI SÈS

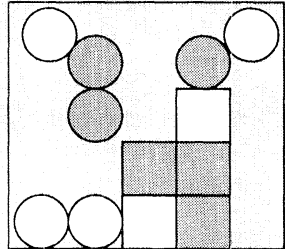


## FAMILLES

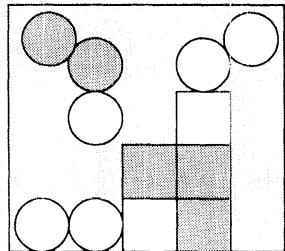
### MATRILOCALES \*



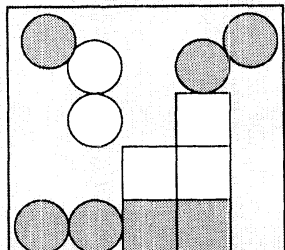
### PATRILOCALES \*\*



### PATRI ET MATRILOCALES \*\*\*



### SANS RACINE DANS LE QUARTIER \*\*\*\*



que dans une très forte proportion, ce sont des gens qui viennent de l'extérieur de Québec : ils n'y ont pas d'histoire, pas de parenté ; ils ne chercheront donc pas à se rapprocher des anciens quartiers du centre-ville<sup>7</sup>.

Il faut donc souligner l'existence de filières de migration bien précises. Ainsi les gens que nous avons rencontrés dans Neufchâtel, provenaient à part à peu près égales de l'extérieur de Québec, de la Basse-Ville ou du quartier. La mobilité géographique qui accompagne une mobilité sociale n'emprunte pas un trajet quelconque. À Québec, en particulier, on observe encore le clivage Haute-Ville/Basse-Ville. Une femme originaire de la paroisse Saint-Albert-le-Grand et qui réside dans Charlesbourg nous relate ainsi que : « Mes enfants vont à l'école avec des enfants de gens qui ont été à l'école avec moi. J'en ai retrouvé comme cela, c'est spécial. » Et après une séparation, c'est le même trajet que l'on refait souvent, mais en sens inverse.

Il nous faut encore pousser l'analyse. Un des objectifs de notre enquête était de découvrir de « nouveaux » réseaux de sociabilité et de solidarité en dehors du pattern familial. Comme nous nous y attendions, nous les avons trouvés principalement (mais non exclusivement, on y reviendra dans la section suivante) au centre-ville. Dans le quartier Saint-Jean-Baptiste, par exemple, nous avons découvert deux univers parallèles qui coexistent sans vraiment se rencontrer : celui des anciens résidents qui ont un type de sociabilité traditionnelle et familiale (17 cas, dont 4 de matrilocalité, 5 de patrilocalité et 3 de matri et patrilocalité), et celui des nouveaux arrivants qui en général ne sont pas originaires du centre-ville et ne fréquentent pas essentiellement leur parenté (19 cas, dont 1 seulement de matrilocalité et 1 de patrilocalité). Néanmoins, à notre grande surprise 16 de ces « nouveaux arrivants » sur un total de 19 ont de la parenté dans le quartier, souvent des frères ou des sœurs, contre 12 des anciens résidents sur un total de 17 qui y ont leurs parents, des oncles et des tantes. Quand on parle de « gentrification » du centre-ville ou des quartiers populaires, il faut y voir, encore une fois, non pas une somme de mouvements individuels, mais un phénomène familial. On achète en copropriété avec des membres de la famille. On a de la parenté dans sa coopérative ou dans celle d'à côté, ou simplement on choisit de louer un appartement dans le même quartier.

## L'INVESTISSEMENT DE L'ESPACE<sup>8</sup>

Jusqu'ici on a présenté des résultats faisant état de la présence de la parenté dans le quartier de résidence, et ce un peu dans tous les quartiers y compris les banlieues « moyennes ». Ce n'était pas par fétichisme des chiffres, mais pour démontrer que l'importance accordée autrefois à la famille n'existe plus, depuis la révolution tranquille, qu'à titre de vestige (projetant en cela le mode de vie d'une classe bourgeoise et intellectuelle à l'ensemble de la population). Il est temps de réfléchir au sens de cet investissement familial de l'espace, des quartiers, et de voir ce que cela signifie pour les femmes qui, on l'a dit, demeurent la plupart du temps gestionnaires et responsables des familles, même lorsqu'elles travaillent à l'extérieur.

L'investissement de l'espace varie selon les milieux, et surtout selon le type de réseau de sociabilité et de solidarité. Précédemment, pour décrire les familles, nous avons utilisé des catégories « objectives » comme « petites » ou « coupées ». À l'analyse, nous avons dégagé une typologie des familles selon leur modèle de sociabilité. Sur un noyau de base de fréquentations constitué des parents, frères et sœurs du (ou des) parent(s), d'une « amie de femme », « à qui on peut tout dire » et d'un(e) voisin(e) « sur

qui on peut compter » (ces catégories pouvant se recouper, la voisine pouvant être de la parenté par exemple) trois patterns de sociabilité peuvent se greffer, entretenant chacun un rapport à l'espace très spécifique. Il y a d'abord le réseau « traditionnel », qu'on retrouve surtout en milieu populaire, dont l'unité de base est la famille étendue, « le clan ». On peut parler en second lieu de l'univers des couples, où ceux-ci sont l'unité de base des relations sociales, ils préexistent aux familles en tant que telles et leur donnent du sens ; ce modèle n'est pas nouveau, il a « toujours » existé dans les classes moyennes et aisées. Enfin, on peut parler de nouveau réseau quand l'unité de base est l'individu<sup>9</sup>. On ne valorise plus les liens de sang en tant que tels, mais les rencontres qu'ils permettent de réaliser entre hommes et femmes d'âges différents ; les adultes ne sont pas perçus comme des moitiés de couple (réel ou potentiel) ni les enfants uniquement comme « les enfants de... » Ce dernier type de réseau se rencontre un peu partout, à des degrés divers, dans les interstices des modèles précédents (gens qui ont peu de famille ou qui en sont éloignés ; familles monoparentales), chez ceux et celles qui ont effectué une rupture culturelle et/ou idéologique avec les valeurs traditionnelles (la classe sociale ici n'est pas un facteur déterminant). Pour chacun des cas types de réseau, on examinera ici le rapport à l'espace.

Le clan, la famille « traditionnelle » urbaine est probablement le modèle encore le plus répandu : on le retrouve non seulement dans les « villages en ville », quartiers populaires du centre-ville (dont un exemple à Québec serait Saint-Sauveur et à Montréal Saint-Henri), mais jusque dans les banlieues récentes, celles des maisons en rangée ou des blocs de trois ou quatre étages, qui se « prolétarisent » à mesure que progresse la « gentrification » i.e. le retour de la classe aisée au centre-ville.

Ce qui caractérise cette famille, c'est essentiellement la proximité géographique de ses membres. On peut se rendre à pied (au centre-ville) ou en voiture (en banlieue) en quelques minutes (10, 15 ou même moins) chez ses parents, frères, sœurs, belles-sœurs. Au centre-ville où l'habitation est plus variée, on peut trouver cette famille dans la même maison ou dans la maison voisine. La cohabitation avec les vieux parents qui était encore la règle il y a 20 ou 30 ans<sup>10</sup> a fait place souvent à la cohabitation dans le même immeuble. En banlieue, à cause de la structure du tissu urbain, cela n'est pas possible mais n'empêche pas la proximité. On a peu d'amis, et ce sont souvent des voisin-e-s ou compagnons de travail résidant à proximité. L'expression « les proches » de quelqu'un apparaît donc comme devant être entendue au sens propre autant que figuré. Une autre expression du parler populaire qui est révélatrice est celle de « voisiner » qui ne concerne pas les relations avec les voisins en tant que telles, mais celles avec la parenté, quelle que soit la distance réelle où elle se trouve. On dira « mes belles-sœurs de Montréal sont venues me voisiner... » à Québec.

Cette proximité géographique effective (et cette représentation que l'on a de la famille comme étant « voisine », la voisine par excellence) permet de nombreux échanges de biens et de services entre membres d'une famille. Les rencontres entre parents sont fréquentes et faciles... « on arrête en passant » ou on se croise sur la rue et « on en profite pour... » Dans ce contexte les femmes au foyer ne sont pas isolées, leur cuisine est ouverte sur le monde, plus précisément le monde familial et du quartier (qui se recourent). D'où l'importance pour ces femmes d'être « proches de leur monde » familial, l'importance de cette proximité de résidence. La plupart des femmes que nous avons rencontrées nous ont dit avoir deux sortes de fréquentations : celles pour qui la porte est toujours ouverte et celles qui ne viennent que sur invitation. Ici la porte est ouverte souvent et pour beaucoup de monde (proportionnellement à la taille du réseau).

Comme la vie sociale c'est souvent la vie de famille (au sens ici de famille étendue), il est d'autant plus important pour les femmes d'être proches de la parenté qu'elles travaillent au foyer. Sinon, c'est la déprime qui guette la ménagère. On préférera même un logement plus petit ou moins moderne, dans un endroit plus bruyant pour être proche de sa parenté. Un déménagement en banlieue peut être suivi d'un retour au quartier d'origine si la parenté ne suit pas ou n'avait pas précédé : la stratégie dans le contexte du « clan », bien sûr c'est de déménager soit ensemble, dans le temps et l'espace, soit les uns après les autres, dans la même banlieue. On parlait précédemment d'axes de migration bien précis ; c'est souvent consciemment qu'on cherche à se rapprocher des membres de la parenté. L'espace est familial et féminin ; c'est ainsi qu'il est nommé ; comme on disait plus haut, on ne va pas « chez ses parents » mais « chez maman ».

À cause de cette proximité géographique de la famille, il est impossible de démêler la « proximité affective » de la proximité géographique ni des échanges de biens ou de services. Tout cela se court-circuite. Il n'y a pas ou presque plus de familles élargies sous un même toit, mais le quartier est serré dans les mailles familiales. Souvent d'ailleurs on préfère être proche mais pas trop (i.e. pas sous le même toit) de sa famille pour éviter les frictions. Si on trouve précieux d'avoir sa famille à proximité, on peut trouver lourd d'avoir aussi celle des autres ; les différents clans familiaux dans un quartier — du centre-ville — étant suffisamment près les uns des autres pour que le poids de la rumeur et des potins soit lourd. Du voisinage on ne retiendra donc que sa parenté ; des « étrangers », on garde ses distances... autant qu'on peut.

La femme au foyer ne se sent donc pas nécessairement malheureuse, ni enfermée dans sa cuisine, dans la mesure où la parenté est proche, support affectif et matériel. Et puis comme nous l'expliquait une interlocutrice, « travailler ça coûte cher », quand, faute d'instruction ou d'expérience, on n'a accès qu'à des emplois répétitifs et mal payés et qu'il faut déduire du revenu la gardienne, les repas, le transport. La double tâche, les ghettos d'emplois féminins, plusieurs femmes sont heureuses d'y échapper, parfois jusqu'à ce que les enfants aillent à l'école. Dans ce réseau « traditionnel » les familles monoparentales s'intègrent bien. La femme ne s'identifiant pas à un couple mais à un « clan », la rupture du couple ne la laisse pas démunie, ni isolée sur le plan des relations sociales ou des relations d'entraide. Les « monoparentales » s'insèrent dans le réseau aussi bien que les veuves d'autrefois ou que ces couples qui perduraient officiellement alors que les conjoints n'avaient plus rien en commun. Quand un couple se défait, il y a bien sûr toujours une période de deuil, mais une fois celle-ci surmontée, si la femme réside à proximité de sa parenté, elle s'en sort émotivement et matériellement par l'échange de services de tous genres. La misère matérielle et psychologique, la déprime se rencontre chez celles qui sont isolées de leur parenté, ou qui n'en ont plus. On ne se surprendra donc pas non plus que celles qui n'ont pas de famille proche — ou qui n'en n'ont tout simplement pas, — maintiennent le lien avec leur ex-belle-famille, en particulier avec leurs ex-belles-sœurs (la solidarité féminine serait donc plus forte que les relations amoureuses et résisterait à la rupture de ces dernières ; ainsi quelques-unes des femmes que nous avons rencontrées habitaient encore dans le quartier d'origine de leur ex-mari, fréquentant les ex-belles-sœurs et même l'ex-belle-mère). Par ailleurs, les femmes qui vivaient plus ou moins loin de leur parenté mettent souvent en pratique l'expression « je retourne chez ma mère » ou plutôt, je retourne près de ma mère et/ou dans le quartier où j'ai été élevée. Ici donc le voisinage n'est pas investi en tant que tel, mais en tant que lieu de résidence de la famille... et la famille demeure avant tout l'affaire des femmes. On ignore à proprement parler les voisins qui ne sont pas apparentés. C'est le village en ville, assez semblable à

celui décrit par Young et Willmot (1983) dans l'Angleterre des années cinquante. C'est un univers de femmes qui ne se définit pas premièrement par sa relation aux hommes ou au marché du travail, ce qui contraste passablement avec le deuxième type de réseau que nous étudions.

Abordons maintenant « l'univers des couples ». Ici le couple est l'unité de base de la sociabilité, il préexiste à la famille qui est conçue comme famille nucléaire. Les conjoints, les femmes en particulier, s'identifient à leur couple et vont mettre l'accent et l'effort sur sa « réussite ». On fréquente amis et parents en couple ou en moitié de couple : les épouses dont les maris sont amis devenant à leur tour de bonnes amies (ou vice-versa), ce qui permet d'avoir des relations de couple, aussi bien que féminines d'une part et masculines d'autre part. Ici on est dans la classe moyenne et aisée. L'homme intervient davantage dans la « gestion du réseau », y introduisant ses relations de travail. On réside plus loin de sa parenté, les études ou le travail forçant à une plus grande mobilité géographique ; on s'établit souvent en banlieue où on a un terrain pour les enfants, et une distance d'avec les voisins pour préserver son intimité et sa vie de couple.

Les rencontres avec la parenté et les amis sont plus formelles. Les repas improvisés à la bonne franquette sont remplacés par des invitations à l'avance. Une femme peut avoir des amies ou des voisines « proches », mais elle sera alors soucieuse de ne pas les « déranger » quand leur mari est là, de ne pas trop le voir, pour préserver leur vie de couple. D'ailleurs ici la proximité prend un autre sens : les « fréquentations » ne seront pas des voisins immédiats (une femme peut avoir une amie-voisine mais cette relation lui est propre). Les amis qui restent « proches » habitent le quartier ou le secteur, mais on les aura connus par une autre filière que le voisinage proprement dit (associations, études, travail) : les « professionnels » fréquentent leur monde professionnel. Si les femmes au foyer dans ce milieu n'ont pas de parenté proche ni de voisine-amie, auquel cas la sociabilité de la femme peut se superposer à celle du couple (sans qu'il y ait nécessairement interférence), alors c'est la déprime. S'identifier à un couple quand l'autre travaille et arrive fatigué le soir n'est pas facile. On attend beaucoup de l'autre et on risque d'être d'autant plus déçue. Ce « problème » peut être aggravé par une situation financière... trop prospère ! Quand on a les moyens de payer pour faire faire les réparations et corvées diverses, pour faire garder les enfants, etc., on n'a pas de prétextes pour rencontrer la parenté, qu'on ne voit plus alors que dans des repas officiels du samedi ou dimanche. Sont plus rares ceux pour qui la porte est toujours ouverte que ceux qui viennent sur invitation. La maison est le lieu de l'intimité.

Ici on réalise que si pour des gens moins fortunés l'échange de biens ou de services apparaît comme une obligation, il n'en est pas moins source de sociabilité. On est « obligé » de nouer des relations d'échanges quand on n'a pas les moyens de toujours payer biens et services. Mais le dictionnaire ne nous dit-il pas : « obligé » : attaché, lié (par un service reçu) ; voire reconnaissant, redevable ». « Obliger : attacher (quelqu'un) par une obligation en rendant service, en faisant plaisir ; voire aider, secourir ». On rend service et on fait plaisir. On se fait plaisir. L'échange n'est jamais qu'utilitaire, il entretient la relation, maintient le lien.

Quand les échanges « matériels » se font moins nombreux, les échanges « symboliques » ou affectifs le sont aussi. En écoutant des femmes qui « s'ennuient », on réalise à quel point les échanges matériels et symboliques se renforcent mutuellement. À force d'échanger des biens et services avec quelqu'un, l'amitié, l'affection apparaît. Mais l'amitié qu'on essaie de cultiver sur une base de rencontres seulement ne prend pas. L'amitié se tisse à force d'échanges « matériels ».

C'est dans ce milieu donc, que nous avons rencontré le plus de femmes « qui s'ennuient », parmi celles au foyer. La maisonnée n'est plus ouverte sur le monde (fut-il familial), mais le refuge du couple et de ses enfants contre ce monde. Plusieurs de ces femmes ont des projets de retour au travail. « Avant de travailler, je ne voyais personne » dira-t-on. Le travail des femmes est vu ici non pas comme une nécessité financière, mais plutôt comme occasion de s'épanouir, de se réaliser, de rencontrer des gens. Le travail à l'extérieur du foyer offre cette reconnaissance sociale dans la vie quotidienne que les femmes du milieu précédent trouvaient dans leur « monde familial ».

Une rupture amoureuse est ici ressentie beaucoup plus douloureusement. En effet, ce n'est pas seulement un conjoint qu'on perd, mais l'accès à l'univers des couples qui tolèrent mal ou qui ne savent pas trop que faire avec des amis — et surtout des amies — divorcé-e-s. Une femme qui se sépare a alors le « choix » entre la déprime à long terme, le « repli » vers la famille « traditionnelle » ou le saut vers un nouvel univers relationnel. En résumé, dans l'univers des couples, le réseau est moins intense, à la fois « déterritorialisé » et moins lié à des échanges de services. On va chercher son monde « professionnel » en dehors du quartier, en dehors même de la région ; consœurs ou confrères de classes ou de travail (dans le premier type de réseau, les gens qu'on connaît et qu'on fréquente en dehors de la région sont tous de la famille). Les femmes, même avec une voiture, se sentent davantage enfermées dans leur cuisine, et vont chercher à travailler pour avoir une vie sociale — quotidienne — plus remplie, serait-ce au prix de la double tâche. Par opposition encore, dans le premier modèle, les amies de travail sont des exceptions, la famille « comble » les besoins de sociabilité et de solidarité.

Nous avons qualifié le troisième type de famille et de réseau de « nouveau », plus par opposition aux deux précédents qui existent depuis longtemps dans leurs classes sociales respectives, que par la nouveauté intrinsèque de ce modèle de sociabilité. Ces familles sont souvent monoparentales et/ou « coupées » géographiquement de leur famille d'origine ou issues de familles très peu nombreuses (enfants uniques, un frère ou sœur), ce qui dans le premier cas les exclut de l'univers des couples et dans les autres ne leur permet pas de s'intégrer à un « clan » familial. Est-ce dire que ces familles sont nécessairement isolées ? Non, car plusieurs se créent un nouveau réseau ; et le lieu par excellence où se met en place ce réseau (rappelons que nous parlons de « familles » i.e. de parents vivant avec des enfants), c'est le voisinage. Alors que dans le modèle traditionnel, le voisinage était le lieu de la famille, ici il devient celui de l'amitié, une amitié qui souvent joue le même rôle que la famille : support, échanges matériels et affectifs. On commence par échanger quelques services avec sa voisine... et un jour on réalise qu'elle est devenue sa meilleure amie. Il faut dire que les « voisins » ne sont pas quelconques ; il se produit souvent une « autosélection » par quartier (en plus de celle qui concerne les clans familiaux, déjà évoquée) qui fait qu'on se retrouve avec des gens de la même catégorie de revenu, avec le même mode de vie. Ainsi, au centre-ville, les familles monoparentales sont surreprésentées (la moitié des enfants fréquentant l'école primaire Anne-Hébert — quartier Montcalm à Québec — sont issus de familles monoparentales), dans les banlieues, par contre, les familles monoparentales sont à peu près absentes. En banlieue, les couples sont donc surreprésentés ; ces quartiers, de par leur structure immobilière étant très sensibles au cycle de vie les familles, sont peuplés de familles dont les enfants ont à peu près le même âge.

Quand on parle des relations qui se vivent avec le voisinage, que les « proches » géographiquement deviennent les « proches », il faut voir qu'il s'agit ici de micro-voisinage, de relations qui se créent entre 2, 3, 4 ou 5 familles ; ce sont souvent des voisines immédiates qui sont impliquées dans ce processus : voisines d'en avant, d'en



arrière, d'à côté, en tout cas « sur la rue ». Il est à noter que ces groupes de voisins se retrouvent aussi bien en banlieue qu'au centre-ville. Le centre-ville en général est favorable à ce type de relations : la densité de population y étant plus grande, on a plusieurs voisins-voisines et, par conséquent, la probabilité de rencontrer quelqu'un avec qui on a des affinités est d'autant plus grande.

Cette création de liens étroits entre des voisines immédiates se passe un peu à l'insu des personnes concernées. Souvent, elles se rencontrent et s'abordent par l'entremise d'enfants du même âge ; de gardiennage en sorties, le lien se développe... mais ne s'avoue comme tel qu'une fois la voisine démenagée ; c'est alors seulement qu'on réalise qu'elle était devenue la meilleure amie qu'on continue à voir aussi souvent que possible.

« Les voisins, c'est pas des amis pour sortir ensemble. Moi j'appelle ça une famille parce qu'on sort dehors l'été. On est six maisons en arrière, en avant. On se réunit, on jase. S'il y en a une dehors, l'autre sort, on placote ensemble... mais pas pour sortir. J'en ai une avec qui j'ai déjà sorti : ma voisine d'en avant, je vais au théâtre de temps en temps avec elle, au spectacle ou à une exposition... mais pas une sortie avec nos maris. C'est pas une amie intime, c'est une amie... malgré que je trouve que c'est une amie intime... mais pas pour sortir la fin de semaine avec les enfants... les six maisons, on forme quasiment une famille. »

Une autre femme confiera : « Là je sens un vide depuis que mes voisines sont parties ». Cette assimilation des voisines immédiates à la famille n'est pas toujours aussi explicite, mais on la retrouve souvent dans des coopératives d'habitation où on choisit des parrains ou des marraines pour les enfants parmi les coopérateurs, où les femmes ont presque toujours une grande amie.

« ...Une voisine, qui est comme ma sœur. Si j'ai besoin de quoi que ce soit, je vais la voir ; si elle a besoin de quoi que ce soit, elle vient me voir. Si on n'est pas là, on a la clé, on rentre l'une chez l'autre. C'est beaucoup d'amitié forte, mais c'est beaucoup une relation d'aide, d'entraide qu'on a ».

Les coopératives d'habitation constituent un espace qui est très favorable à la création de relations qui outrepassent les liens du sang. Même si la coopérative connaît des tensions ou des difficultés internes, on y a souvent de bons amis ou bonnes amies (contrairement aux HLM où la méfiance est grande entre voisins). La coopérative permet donc de « surmonter » non pas nécessairement la méfiance envers les voisins, mais en tout cas l'habitude, ou la coutume, qui fait qu'on ne fréquente « traditionnellement » que des membres de la parenté.

Les copropriétés, qu'on trouve principalement au centre-ville, sont aussi des lieux intenses d'échange de services et de solidarité ; on partage des services de tous genres. Souvent aussi le réseau se crée dans le micro-voisinage entre voisins quel que soit le statut résidentiel : des coopérateurs avec des propriétaires ou locataires, (quand le tissu urbain est très divers, quand coopératives, copropriétés parsèment une rue, comme dans Saint-Jean-Baptiste). Ici ce qui importe c'est le statut familial : ces réseaux se créent entre familles monoparentales, essentiellement, et gens coupés géographiquement de leur famille d'origine.

Ce qu'il est important de remarquer c'est qu'ici par opposition au premier type de réseau décrit, le voisinage est valorisé en tant que tel car il permet de créer à la fois des amitiés et des échanges de services. On se recrée donc des relations quasi familiales ; d'ailleurs le type de relations qu'on entretient avec ces voisins-amis ressemble beaucoup à celles qu'on a avec la parenté, sauf que c'est une parenté que l'on se donne,

que l'on fabrique « à la pièce » pourrait-on dire. Comme on le disait plus haut, dans ce réseau de type « nouveau », l'unité de base c'est l'individu, la personne quel que soit son âge, sexe, ou statut matrimonial.

## CONCLUSION

À l'échelle urbaine on remarque des concentrations de types de familles spécifiques dans certains quartiers, par exemple les familles monoparentales au centre-ville, et encore là on risque de les retrouver davantage dans certains sous-secteurs, comme les coopératives d'habitation. Parler de sous-secteurs, c'est descendre au niveau des rues, des pâtés de maisons. On y rencontre souvent, et ce au centre-ville aussi bien qu'en banlieue, des groupes de voisines qui échangent une foule de services et qui, au fil de ces échanges matériels, deviennent des amies, presque des sœurs. Enfin, si on va jusqu'au niveau de la maisonnée, on découvre que l'espace traditionnellement associé aux femmes n'est pas nécessairement un lieu clos, mais plutôt un espace traversé d'échanges et ouvert sur la communauté. L'importance du voisinage est primordiale ; les femmes ayant de jeunes enfants en sont dépendantes mais en même temps elles contribuent à le structurer. Nous avons été étonnés de constater que pratiquement toutes les femmes au foyer avaient déjà gardé des enfants de voisines sur le marché du travail et que symétriquement toutes celles sur le marché du travail avaient déjà eu recours à des voisines au foyer sur une base régulière pour faire garder leurs enfants.

Ce qu'il faut en retenir donc, c'est que lorsqu'on parle de sentiment d'isolement ou de déprime, ce n'est pas l'espace urbain en tant que tel qui est déterminant ; et, en ce sens, on peut souffrir autant de l'anonymat du centre-ville que de l'ennui dans une villedortoir, comme on peut s'y bâtir un milieu de vie intéressant. Ce qui compte c'est l'espace relationnel, celui dont on hérite ou qu'on se donne. Les espaces les plus propices à la sociabilité sont ceux où on a grandi et/ou où on a de la parenté et/ou qui sont habités par des gens partageant un même style de vie ; ceci n'est bien sûr pas indépendant du type de quartier (et de son âge). On ne peut que constater un effet structurant de l'espace mais ceci dit, l'espace seul ne suffit pas, il doit être subverti, investi. Le voisinage est le lieu par excellence de la parenté ; en son absence, c'est dans le voisinage immédiat qu'on « cherche » et qu'on « trouve » des amis qui la « remplaceront » plus ou moins en termes d'échanges matériels et affectifs. On est tenté de dire qu'en l'absence de parenté à proximité on s'en recrée une. À moins qu'on ne se situe d'emblée dans l'univers des couples ; là l'équilibre est plus difficile à trouver entre le couple, les couples et la parenté ; si les liens entre couples d'une part, parenté et amis d'autre part ne s'articulent pas ; si on ne trouve pas un « prétexte » aux échanges et rencontres informelles, le sentiment d'isolement se manifeste à coup sûr.

L'échange de biens et de services est ce qui cimente les relations. « Dites-moi avec qui vous échangez et je vous dirai qui vous aimez » pourrait-on dire. Échange matériel et symbolique se renforcent mutuellement, tout comme la proximité géographique...et affective. Le plus grand dénuement matériel est celui de personnes isolées qui n'ont pas pu se créer de nouveaux liens pour remplacer une parenté lointaine ou disparue. Le plus grand sentiment d'isolement se rencontre chez ceux et celles qui n'ont personne avec qui échanger des services. Si la sociabilité a besoin du « support matériel » qu'est l'échange, elle a tout autant besoin de celui d'un espace investi.

## NOTES

<sup>1</sup> Cet article est extrait d'un ouvrage en préparation sur l'histoire de la famille et de la sociabilité au Québec. Les résultats présentés ici s'appuient sur ceux d'une enquête réalisée en 1984 ; dans le rapport de recherche on trouvera plus de détails sur la constitution de l'échantillon de même qu'une brève monographie de la sociabilité dans chacun des douze quartiers sur lesquels a porté l'enquête. Cette recherche a été financée par le CRSH et le CQRS. Pour plus d'information sur les divers aspects reliés aux questions évoquées dans l'article, voir : Fortin, Andrée *et al* (1985a), Fortin, Andrée *et al* (1985b) et Fortin, Andrée (1986).

<sup>2</sup> Sur la transformation des banlieues, voir Dansereau, Francine et Beaudry, Michel (1986).

<sup>3</sup> On trouvera plus de détails sur le quartier Montcalm dans Fortin, Andrée *et al.* (1985a) p. 201-228.

<sup>4</sup> Ce qui apparaît assez évident quand on fait cet examen plus en détail ; voir Fortin, Andrée *et al* (1985a).

<sup>5</sup> Nous avons défini matri et patrilocalité d'après le lieu d'origine ou de résidence des parents. En pratique cela se recoupe souvent ; en fait, nous avons amalgamé ces deux phénomènes car l'investissement de l'espace qui en résulte est le même ; on est attaché au quartier, historiquement ou actuellement, c'est un lieu où on trouve services... et obligations. Dans l'ouvrage en préparation, on trouvera des cartes détaillées montrant la localisation des parents, frères et sœurs de nos informateurs et informatrices, dans la région urbaine de Québec.

<sup>6</sup> Par exemple, voir Hareven, Tamara K. (1982) au sujet de la migration des Franco-américains.

<sup>7</sup> De plus, ils proviennent souvent de « petites » familles ; faut-il y voir un exemple de reproduction sociale d'une classe aisée qui a commencé avant les milieux populaires à limiter les naissances, ou un effort particulier à pousser aux études une progéniture moins nombreuse ? Comme nous n'avons pas recueilli systématiquement de renseignements sur la profession du père (et du beau-père, le cas échéant), il nous est impossible de répondre à la question.

<sup>8</sup> La troisième partie de cet article est la version remaniée d'une communication intitulée *Espace social et réseaux de solidarité* présentée lors d'un colloque tenu en juin 1986 et ayant pour objet « La relation santé-environnement : les risques et les bénéfices ».

<sup>9</sup> Les études sur la sociabilité d'autrefois sont rarissimes. Madame Nicole Gagnon du Département de sociologie de l'Université Laval nous a fourni les transcriptions de 72 entrevues qu'elle avait réalisées au seuil de la révolution tranquille auprès de familles montréalaises ; j'ai donc pu les analyser dans cette perspective, voir Fortin, Andrée « La famille ouvrière d'autrefois » à paraître en 1987 dans *Recherches sociographiques*. Il semble que les deux premiers types de réseaux basés sur le clan et le couple aient « toujours » existé, dans des classes sociales différentes toutefois.

<sup>10</sup> Au seuil de la révolution tranquille, les informateurs de Nicole Gagnon, ont mentionné spontanément, sans qu'on leur pose systématiquement la question, la cohabitation de leurs parents avec leurs frères ou sœurs, ou la leur passée dans 61 cas sur 72 ; si on tient compte du nombre d'orphelins (une dizaine) et de ceux qui ont perdu leurs parents à peu près à l'époque de leur mariage ou qui n'auraient pas mentionné spontanément la cohabitation... on ne peut conclure qu'il s'agit encore d'une règle.

<sup>11</sup> Ce modèle n'est pas intrinsèquement nouveau, il existait déjà, par défaut de parenté, mais dans des cas qui étaient alors « des exceptions qui confirment la règle ». Voir Fortin, Andrée, article à paraître dans *Recherches sociographiques*.

## SOURCES CITÉES

- DANSEREAU, Francine et BEAUDRY, Michel (1986) Les mutations de l'espace habité montréalais : 1971-1981, in Langlois, S. et Trudel, F. éd. *La morphologie sociale en mutation au Québec*. Montréal, Cahiers de l'ACFAS, n° 41, p. 283-308.
- FORTIN, Andrée, DELÂGE, Denys, DUFOUR, Jean-Didier et FORTIN, Lynda (1985 a) *Histoires de familles et de réseaux, une exploration*. Université Laval, Département de sociologie, Rapport de recherche.
- FORTIN, Andrée, DELÂGE, Denys et DUFOUR, Jean-Didier (1985b) Nouvelles familles, nouveaux réseaux. *Anthropologie et sociétés*, 9 (3) : 219-221.
- FORTIN, Andrée (1986) Stratégies de sociabilité, in Langlois, S. et Trudel, F. éd. *La morphologie sociale en mutation au Québec*. Montréal, Cahiers de l'ACFAS, n° 41, p. 159-171.

HAREVEN, Tamera K. (1982) *Family Time and Industrial Time*. New York, Cambridge University Press.

YOUNG, M. et WILLMOT, P. (1983) *Le village dans la ville*. Paris, Centre de création industrielle, Centre Georges Pompidou.

(acceptation définitive en mars 1987)

#### CARTOGRAPHIE

*Conception et réalisation* : Serge DUCHESNEAU et Louise MARCOTTE

*Photographie* : Serge DUCHESNEAU